

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Charles Gagnon

Robert Marteau

Volume 20, Number 6 (120), November–December 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marteau, R. (1978). Review of [Charles Gagnon]. *Liberté*, 20(6), 120–122.

peinture

CHARLES GAGNON*

Il est rare de voir un vrai peintre. Rare de voir un homme engagé dans son oeuvre comme l'est Charles Gagnon. C'est une joie de suivre son développement sur le chemin qu'il déploie au cours des années, vérifiant qu'il ne s'est à aucun moment fourvoyé, qu'il a, par un fil invisible, approché des territoires qui ne furent d'abord que soupçonnés à tâtons.

Son point de départ, celui en tout cas que nous propose sa rétrospective, son point de départ, c'est la matière et c'est le matériau déchargés le plus possible de tout pouvoir qui ne leur soit intime et intrinsèque. Certes, Gagnon n'est pas là le premier. N'importe. Il lui fallait un point d'appui, qu'il a trouvé ; il lui fallait un contexte actuel où il pût se fortifier, aussi allait-il de soi qu'il se tournât vers ce que l'Amérique produisait de plus fort plastiquement. Pour nous,

* Au Musée des Beaux-arts de Montréal pendant l'automne de 1978.

aujourd'hui, ça signifie qu'il avait l'oeil, et ça se voit dès les premiers murs. Et ce qu'on décèle, c'est que quelque chose veut se frayer une voie, comme dans la terre la plantule aspirant à la lumière. Dès les premières oeuvres qui nous sont offertes, les signes sont présents : dans l'opacité du matériau, un frémissement nous avertit. Que Gagnon accumule, évacue, juxtapose, badigeonne, l'instinct le guide par lequel il apprend à désapprendre ce dont il est informé. Il s'éprouve, il explore, il use même de techniques parallèles, comme la photo, pour déterminer des espaces, des rapports que la vue ne saurait retenir et fixer. Il ne néglige rien pour s'éloigner, se perdre et peut-être savoir ce qu'il veut. Bel acharnement. Conjugaison de l'effort et de la volonté afin que n'apparaisse que l'aisance, qu'affleure la désinvolture, afin que se découvre au-delà de l'horizon le paysage caché par la courbure de la terre et celle du frontal. On avance, mais sur place, pour que l'étendue se retourne, et s'ouvrant mette à nu ses forces intensives, contre l'extension consente à l'intensité. Je note chez Gagnon la puissance contrôlée du geste, l'aspiration permanente à la lumière, et à l'inverse la volonté de quadraturer le ciel en terre pour s'interdire vaporosité, flou, évanescence. La conscience est en acte dans le lyrisme. La critique s'inscrit dans l'action. La matière n'échappe pas aux sens : au contraire, elle devient plus tactile, plus savoureuse, et, sans se détacher, sans se symboliser, elle se conquiert lumineusement.

Il est évident que le maître de Gagnon n'est autre que le maître des *Nymphéas*, comme ce dernier l'est ou bien le fut de ceux qui fondèrent l'Amérique en peinture. Purement et simplement, Gagnon nous offre en modulations grises et bleutées sa version des bassins de Giverny. Il a, dans l'oscillation de son pendule, des moments un peu plus systématisés où l'abstraction menace avec quelque ironie la concrétude du tableau. C'est que Gagnon aussi aime l'humour, déteste le sérieux pour se livrer autant qu'il lui est permis à la légère gravité de la musique lumineuse qu'il délivre. Son oeuvre pétille d'intelligence, ce que je trouve moins que jamais négligeable. Par la force qu'elle communique, par la joie qu'elle insuffle, c'est une oeuvre thérapeutique quand tant

d'autres ne sont que didactiques et, ce qui va de pair, enflées de prétention.

Quand vous pénétrez dans la dernière salle, c'est en vous l'explosion d'un bouquet, fait d'ailleurs de peu de fleurs, de peu de parfums, mais qui imprègnent la terre et sensualisent le ciel. Il me semble qu'ici le peintre a trouvé son orient, dont le chemin passe, comme il va de soi, par Venise, la Hollande, la France de Watteau à Monet. Il est des toiles au traitement de terres et d'éclats de ciel ; il est une encre au chiffre de la Chine ; il est une peinture noire comme une soie taoïste où le pays d'invisibles montagnes et lacs simultanément s'édifie en évaporations et condensations ; regarder vient en vous comme suprême récompense. Et ce n'est point paisible du tout, mais plein de la grande paix des astres qui explosent et dont on n'entend que dans les miroirs la musique.

ROBERT MARTEAU